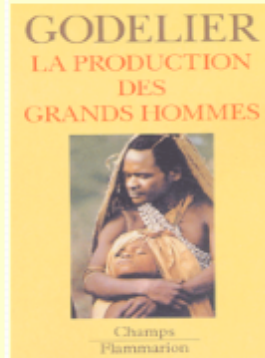


**GODELIER, Maurice, 2003, *La Production des Grands Hommes - Pouvoir et domination masculine chez les baruya de Nouvelle-Guinée*, Ed Flammarion, Coll. Champs, 388p.**

Les Baruya sont une société tribale de Nouvelle-Guinée, découverte en 1951 seulement, et qui, à cette époque, abandonnait ses outils de pierre pour des haches et des machettes d'acier dont elle ignorait totalement la provenance. En 1975, la Nouvelle-Guinée allait devenir indépendante, et les Baruya se retrouvèrent citoyens d'un Etat membre des Nations unies. Maurice Godelier a effectué chez eux de fréquents et longs séjours à partir de 1967, alors que les principes de l'organisation traditionnelle de leur société étaient encore présents dans toutes les mémoires des Baruya. Il nous livre, dans cet ouvrage classique, une fascinante reconstitution de leur ancien mode de vie ainsi que l'analyse des transformations qui ont suivi l'instauration de l'ordre colonial, l'arrivée du marché et de l'argent, celle des missionnaires et du christianisme. On y voit cette petite société, productrice de Grands Hommes, s'intégrer peu à peu dans le nouvel ordre mondial.



**GODELIER Maurice, 2018, *Suivre Jésus et faire du Business. Une petite société tribale dans la mondialisation*. Thierry Marchaisse.;170p**

Les Baruya de Nouvelle-Guinée sont l'une des dernières sociétés tribales découvertes par l'Occident. Comment ont-ils réussi à passer, en quelques décennies, du néolithique à la modernité ? Que sont devenus les « secrets des hommes », dont la trahison redoutée eût sapé un ordre social fondé sur la subordination des femmes ? Avec un art exceptionnel de conteur, Maurice Godelier retrace ces transformations en s'appuyant sur un demi-siècle d'observations quasi ininterrompues de plusieurs générations d'anthropologues. Car depuis son séjour pionnier dans les années 60 beaucoup de choses ont changé, et aujourd'hui les Baruya (hommes et femmes) jouent gros aux jeux de cartes, tout en suivant les cours du café à la radio. L'histoire de cette petite société offre un exemple particulièrement clair des effets conjoints du christianisme et du capitalisme mondialisé. On peut y lire en miniature les caractéristiques de notre monde et y voir tout à la fois l'occidentalisation forcée d'une société tribale et la résistance de ses valeurs traditionnelles.



## **UNE SOCIÉTÉ ENTRE OCCIDENTALISATION ET RESISTANCE A LA MODERNITÉ**

(Extrait de : Suivre Jésus et faire du Business)

Il y a plus d'un demi-siècle, les Baruya furent forcés d'appartenir à la partie du monde conquise par l'Occident capitaliste et chrétien, puis furent soumis ensuite à ses institutions et à ses valeurs.

Comment faire pour avoir une vision d'ensemble des transformations voulues ou subies par cette société tribale ?

Il me semble qu'on peut y arriver en répondant simplement aux trois questions suivantes :

1 : Qu'elles sont les institutions, les pratiques traditionnelles et les représentations précoloniales qui leur étaient immanentes, mais qui ont cessés aujourd'hui d'exister ou n'existent que de façon résiduelle

2 : Qu'elles sont les institutions, les pratiques traditionnelles et les représentations précoloniales qui leur étaient attaché, qui continuent aujourd'hui d'exister et d'être reproduites par les Baruya, même si elles ont été amputées d'une partie de leur contenu ou n'ont plus ne le même poids social ni souvent le même sens.

3 : Qu'elles sont les institutions, les pratiques traditionnelles et les représentations associées qui ont été imposées aux Baruya, ou choisies par eux, depuis l'intégration forcée de leur société dans l'Etat colonial australien (dont ils ignoraient jusqu'en 1950 l'existence) puis après 1975, dans l'Etat post colonial indépendant de Papouasie Nouvelle-Guinée ?

Répondre a ces 3 questions va nous conduire à faire trois inventaires distincts, assortis de brefs commentaires sur le sens de chacun d'eux.

-----

Notons tout d'abord **ce qui a disparu** ou **n'existe plus que résiduellement**.

Le **cannibalisme**, la pratique de l'**infanticide** chez les femmes et celle du **suicide** chez les hommes et chez les femmes, probablement, le **culte du Soleil et de la Lune**, l'**homosexualité** rituelle entre les jeunes initiés, la pratique de la **fellation des hommes par les femmes** après leur mariage et à la naissance de chacun de leurs enfants, les représentations du sperme en faisant une source tant pour les hommes que pour les femmes et l'associant au Soleil pour la fabrication des enfants dans le ventre des femmes.

Ont disparu, par ailleurs, certaines fonctions et les personnages qui les assumaient. Le **fabricant de sel** (*tsamaye*), dans la mesure où les barres de sel utilisées comme monnaies dans les échanges avec les tribus voisines ont été remplacées par la monnaie nationale, les *kina* et les *toea*.

(...)

Avec le double **effacement du rôle du sperme** et des pratiques liées au culte du Soleil et de la Lune, ce sont deux conceptions fondamentales de la conception du monde baruya, c'est à dire de leur vision d'eux –même, de la nature et l'organisation de leur société qui a disparu. Et il en va de même avec la guerre. Car la pacification forcée des tribus - même si celle-ci reste contrôlée de très loin par l'Etat et peuvent encore s'entretuer a eu pour conséquence que la guerre n'est plus un élément structurel, constitutif, du fonctionnement de la société baruya. (...)

Le **Grand Guerrier** n'existe donc plus ou uniquement comme ancien combattant destiné à disparaître. Avec lui a disparu le *tannaka*, l'homme qui, avec ses épouses, ouvraient de grands jardins dans la forêt, pour pouvoir au moment des guerres mettre ses récoltes à la disposition des guerriers ceux dont les jardins seraient devenus inaccessibles car trop périlleux, ou qui n'auraient pas eu le temps d'en défricher d'assez grands pour se nourrir

-----

Voyons maintenant **ce qui continue d'exister**, avec un rôle et un poids social différents.

Le **shamanisme** en fait parte. A Wiaveu on trouve même des pasteurs ou anciens pasteurs baruya qui vont au temple le samedi ou le dimanche et pratiquent des cures shamaniques dans la semaine. L'une des dernières initiations de shamanes a d'ailleurs eu lieu en 2006 (...)

Un autre personnage n'a pas encore disparu : le **chasseur de casoar** (*kayareumala*). Le casoar, c'est-à-dire la femme sauvage qui hante, solitaire, les forêts dont la chair était interdite aux femmes et réservée aux jeunes initiés, dont les plumes noires étaient sur la tête de tous les hommes adultes témoignage de leur statut de guerriers. Aujourd'hui à force de défricher la forêt, les casoars se sont retirés plus loin dans les montagnes et le chasser est devenu beaucoup plus difficile ?

Autre institution préservée, mais aujourd'hui mise quotidiennement en concurrence avec le « mariage avec paiement du prix de l'épouse », **l'échange des femmes**, le *ginamaré*. Il créait des liens solide et permanents d'entraide entre les lignages et les hommes, qui échangeaient entre eux leurs filles ou leurs sœurs. Il était aussi l'un des fondements de la domination générale des hommes sur les femmes. L'échange des femmes continue cependant à jouer le rôle de modèle pour sceller des alliances entre lignages.

Après avoir été suspendues pendant un certain nombre d'années, les **initiations masculines** sont réapparues et continuent d'être pratiqués. Elles ont été peu à peu amputés de beaucoup de leurs rites et sont aujourd'hui réduites à quelques jours, alors qu'elles duraient des semaines voire des mois. Initier les garçons signifie, comme avant l'arrivée des Blancs, les disjoindre brutalement du monde des femmes et par là les préparer à représenter et gouverner leur société.

Mais la continuation des initiations n'a plus seulement son sens enraciné au cœur du fonctionnement de la société baruya. Elle a aussi désormais – c'est clair et c'est affirmé constamment par les Baruya eux même – d'une résistance à la modernité. D'un contrepoids aux multiples aspects négatifs qu'entraînent pour les individus et pour la cohésion de cette société leur soumission et leur intégration, désormais irréversible, au développement de l'Etat – nation de la Papouasie Nouvelle Guinée. (...)

L'idée sous-jacente est que, grâce aux initiations, même réduite à peu de chose, les jeunes seront mieux armés pour aller chercher du travail ailleurs, vivre en ville, sans femme, sans co-initié pour les aider et souvent sans emploi. Les Baruya sont conscients que les initiations sont, comme l'école des Blancs, un système d'éducation qui prépare les jeunes à leurs responsabilités d'adulte.

Quant aux **initiations féminines**, elles aussi sont pensées comme la source d'une « force » des ancêtres qui préparerait les femmes à affronter le monde moderne dans lequel va se dérouler leur existence.

Un dernier élément traditionnel essentiel continue d'organiser l'économie des Baruya. C'est le fait que la propriété de la terre, terre de culture et territoire de chasse - appartient toujours aux hommes, seuls à pouvoir décider de son usage et de sa transmission. Ils se la transmettent de père en fils, car le système de parenté est patrilinéaire et, de ce fait les enfants, garçons et filles, appartiennent automatiquement, à leur naissance, au lignage et au clan de leur père et de tous ses frères qui sont aussi leurs « pères ». Ceci n'a pas changé et continue de structurer et d'agir en profondeur sur le fonctionnement de la société baruya. Mais là encore avec un poids bien différent. Car le statut des « pères » est en train de changer lui, aussi ( ....) Enfin, il faut souligner que pour tous les Baruya la terre a changé de statut, puisqu'elle sert de plus en plus désormais à faire de l'argent.

-----

## Rappelons enfin **ce qui leur a été imposé ou proposé**

Il y a eu d'abord la **pacification** (partielle) des tribus de la région. Comme les menaces les menaces de guerres entre tribus n'ont pas cessé, celles-ci cherchent à se doter d'armes modernes, de kalachnikovs surtout, qui bouleversent les rapports de force et la manière de faire la guerre, donc d'en « compenser » les victimes, potentiellement beaucoup plus nombreuses.

Il y a ensuite la construction d'écoles. La **scolarisation** de la plupart des garçons et des filles donne désormais aux jeunes l'accès à tout un univers de connaissances sur l'humanité qui n'existait pas pour leurs ancêtres. De plus en apprenant le pidgin (le *tok pidsin*) et pour certains l'anglais, les Baruya peuvent communiquer avec des dizaines de tribus dont ils ignoraient l'existence et la langue. Ils peuvent aussi devenir des employés, ou des fonctionnaires, et vivre dans les villes où la population est multiethnique.

La scolarisation a ouvert pour les filles et donc pour les femmes, des perspectives sur le monde et des modes d'existence qui n'existaient pas dans la culture de leurs aînés. Mais ces nouvelles voies ne leur permettent pas d'aller aussi loin que leurs frères et la raison n'est nullement leur moindre capacité intellectuelle, mais certains obstacles sociaux, telle que la contrainte qui pèse sur les femmes de devoir se marier, faire des enfants, s'occuper de leur mari et travailler dans les jardins pour les nourrir.

(...)

Puis il y eu l'**entrée dans l'économie marchande**. La société baruya obéit maintenant aux lois du *bisnis*, c'est-à-dire du système mondial capitaliste. Il s'agit avant tout d'avoir de l'argent, pour pouvoir le dépenser en biens de consommation ou pour rassembler les moyens de se marier en payant le *brideprice* (...)

L'argent moderne a introduit avec lui une nouvelle passion, celle du **jeu**. Beaucoup de Baruya jouent pour de l'argent, et sont poussés à ne jamais vouloir perdre et à gagner l'argent des autres.

Le besoin d'argent pousse également à élargir sans cesse la culture du café, donc à réduire les surfaces cultivées pour assurer la subsistance de la population. Celle-ci a en effet fortement augmenté, dans des proportions inconnues du temps des ancêtres et due autant à l'amélioration des conditions de vie qu'à la diminution sensible des guerres.

Or dans le domaine du café, en revanche, les femmes ont un rôle important : sa récolte est de leur ressort, elles y gagnent de l'argent, qui leur est propre, dont elles disposent selon leur besoin et leur désir (...)

Avec la réduction des surfaces cultivées pour la subsistance et l'augmentation concomitante des bouches à nourrir, les besoins d'acheter du riz, du poisson en conserve, du corned-beef, etc. se sont multipliés, et avec eux le nombre des « cantines », ces petits magasins ouverts et tenus par les Baruya, qui vendent en plus de tout cela du savon, des lampes électriques à diodes, des parapluies, des marmites venues de Chine, etc. La consommation grandissante des produits de l'économie mondiale entraîne toujours plus la société baruya dans l'économie de marché, induisant déjà chez certains Baruya une forme de consumérisme.